



---

Kirill KOBRIN, *ПОСТСОВЕТСКИЙ МАВЗОЛЕЙ ПРОШЛОГО.  
ИСТОРИИ ВРЕМЕН ПУТИНА*

Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2017, 262 pages

Ivan Onosov

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/res/2134>

DOI : 10.4000/res.2134

ISSN : 2117-718X

**Éditeur**

Institut d'études slaves

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 septembre 2018

Pagination : 491-495

ISSN : 0080-2557

**Référence électronique**

Ivan Onosov, « Kirill KOBRIN, *Постсоветский мавзолей прошлого. Истории времен Путина* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXIX-3 | 2018, mis en ligne le 15 septembre 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/2134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.2134>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Revue des études slaves

---

# Kirill KOBRIN, ПОСТСОВЕТСКИЙ МАВЗОЛЕЙ ПРОШЛОГО. ИСТОРИИ ВРЕМЕН ПУТИНА

Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2017, 262 pages

Ivan Onosov

---

## RÉFÉRENCE

KOBRIN Kirill, *ПОСТСОВЕТСКИЙ МАВЗОЛЕЙ ПРОШЛОГО. ИСТОРИИ ВРЕМЕН ПУТИНА*, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2017, 262 p. ISBN 978-5-4448-0644-9

- 1 Dans sa monographie, intitulée à juste titre, *C'était pour toujours avant de se terminer*<sup>1</sup>, Aleksej Jurčak analyse le caractère paradoxal de la conscience des habitants de l'URSS tardive : même si l'ordre des choses existant était perçu comme très solide, l'effondrement rapide du système n'a suscité aucun étonnement. Aleksej Jurčak explique ce phénomène de la façon suivante : à un certain moment, le système soviétique a réussi à créer l'impression de sa pérennité, en substituant au contenu du discours la reproduction de sa forme caractéristique. En même temps, la participation purement formelle à des rituels de la vie politique et sociale du pays permettait à des gens de s'investir dans d'autres activités et, à la longue, de devenir invisibles pour l'État. Jurčak va jusqu'à considérer que la croissance de ces espaces hors contrôle était plus dangereuse pour le système que le mouvement dissident. De fait, on peut être tenté d'établir des parallèles entre ces éléments et la situation de la Russie actuelle.
- 2 *Mausolée post-soviétique du passé* de l'historien, éditeur et journaliste Kirill Kobrin, est un recueil d'essais rédigés au cours des trois dernières années à propos des événements de la vie politique et sociale russe. Les affaires de l'artiste performeur Piotr Pavlenskij, très critique vis-à-vis du gouvernement, de la jeune femme tchéchène Gojlabieva (17 ans), devant épouser le chef de la police municipale de 47 ans, la destruction des kiosques autour des métros de Moscou, le concert à Palmyre, les anniversaires de la guerre de

Crimée et des révolutions de 1917 et 1991, les répliques du ministre de la Culture Vladimir Medinskij, de Vladimir Bortko (qui a réalisé l'adaptation à l'écran la plus connue de *Cœur de chien*, et qui, aujourd'hui, est surtout connu comme fervent député du PC) et de Dmitri Medvedev – toutes ces « histoires du temps de Putin », malgré la diversité des sujets, forment un tableau assez homogène qui refléterait la conscience de masse de l'époque post-soviétique dont Kobrin diagnostique la fin.

- 3 Le regard d'un historien qui commente l'actualité est, au fond, forcément comparatiste, et la question de la justesse d'un rapprochement s'impose car on recourt souvent à des « parallèles historiques » à des fins rhétoriques voire didactiques, surtout s'il s'agit de la modernité. Marc Augé, en ethnologue, met en garde contre ce parallélisme facile : « On prend quelques caractères associés à une institution moderne [...] et on définit l'institution par ces critères, premier tour de passe-passe. Puis on repère d'autres institutions qui, ailleurs ou jadis, ressemblent par quelque autre côté à la première. [...] Ce faisant, et sans le dire, deuxième tour de passe-passe, on postule à la fois la parenté et la différence des deux types d'institutions, c'est-à-dire la légitimité de la comparaison comme si elle constituait un véritable objet de recherche et de réflexion. [Cela] entraîne une réflexion sur la présence ou l'absence de ces caractères définis alors comme critères de modernité<sup>2</sup> ».
- 4 Kobrin s'élève contre les « analogies historiques » et la simplicité de l'explication de ce qui se passe dans la Russie contemporaine par le retour à l'URSS, sinon à la Russie tsariste. Dans ses essais, il est très sensible à la substitution des réalités qu'opère le pouvoir et, sous son impulsion, la conscience sociale. Kobrin voit une manifestation du 1<sup>er</sup> mai et ne comprend pas à quelle solidarité internationale (dans la société assez xénophobe) des travailleurs elle renvoie (mais qui est maintenant le prolétariat au sens marxiste du terme ?). Il voit le retour dans l'espace urbain des portraits des ouvriers d'avant-garde (« doska početa »), qui en appellent à la nostalgie du statut honorable d'homme du travail dont se servait le pouvoir soviétique pour faire diminuer les inégalités dans la société au nom de la vision de l'avenir commun, tandis que maintenant ces portraits ne font que mettre en lumière le vide derrière les messages idéologiques.
- 5 D'ailleurs, il n'est pas rare que les références historiques reconnaissables s'adressent non à des réalités concrètes, mais deviennent des « réminiscences fantômes » : Kobrin revient à maintes occasions sur le fait que la base référentielle de la conscience postsoviétique est fondée sur la culture populaire de la fin de la période Brežnev. Elle avait pour but de décrire le moment actuel de l'histoire de l'URSS, en évitant, d'un côté, les propos trop francs sur le communisme et le stalinisme, de l'autre, les tableaux bien concrets de l'avenir, et, par conséquent, il ne lui est resté que le présent et le passé lointain. L'intelligentsia brejnévienne a rempli cette tâche avec tant de succès que même aujourd'hui Staline est perçu par bien des gens comme « un brave caucasien » (« ujutnyj kavkazskij deduška ») tandis que l'objet de leur nostalgie est « la tristesse intime de l'URSS tardive, savamment distillée dans une dizaine de films du temps de Brežnev où des gens ennuyés de l'époque sans déodorants prennent le bus l'ovien<sup>3</sup> parmi d'autres gens ennuyés, languissent, font des blagues qui ne font pas rire et surtout savent que demain sera pareil à hier ». Ce confort rance est projeté sur des époques plus lointaines : ainsi, le Royaume-Uni victorien est représenté comme toqué mais, au fond, de manière bénigne, et les drames de exov se jouent dans les décors de leurs adaptations cinématographiques des années 1970.

- 6 Pourtant Kobrin est plus troublé par le sort des figures de Belinskij et de Herzen que l'enseignement soviétique a transformées en portraits de « démocrates révolutionnaires » sur les murs des salles de classe. Il voit en eux et en Čaadaev les initiateurs de
- 7 la discussion qui a formulé en russe les idées de liberté démocratique et qui est maintenant impossible. Autrement dit, il veut une histoire à nouveau dangereuse, il veut rendre à la société le droit actuellement usurpé par l'État de disposer des faits historiques. Le discours officiel contemporain présente, en effet, le passé à travers la notion de pouvoir, c'est-à-dire comme l'histoire de la succession des dirigeants et de l'affermissement de l'État. Par ailleurs, le passé est utilisé comme matériau pour la construction de la mémoire collective, ce qui est manifeste dans les sociétés en crise d'identité : elles cherchent dans leur passé les événements qu'elles considèrent comme leur point de départ pour les mythologiser. Si la société soviétique se pensait née en 1917 (et Kobrin revient souvent au sujet de l'attitude complexe mais finalement réservée du pouvoir actuel envers l'anniversaire de la Révolution), la société contemporaine ne considère pas les événements d'août 1991 comme fondateurs.
- 8 Dans son ouvrage sur la mémoire collective (1950), Maurice Halbwachs définit ainsi cette différence : « L'histoire est un tableau des changements, et il est naturel qu'elle se persuade que les sociétés changent sans cesse, parce qu'elle fixe son regard sur l'ensemble. [...] Pour l'histoire, tout est lié, chacune de ces transformations doit réagir sur les autres parties du corps social, et préparer, ici ou là, un nouveau changement. [...] La mémoire collective [...] présente au groupe un tableau de lui-même qui, sans doute, se déroule dans le temps, puisqu'il s'agit de son passé, mais de telle manière qu'il se reconnaisse toujours dans ces images successives. La mémoire collective est un tableau des ressemblances, et il est naturel qu'elle se persuade que le groupe reste, est resté le même. [...] Il faut bien que les changements soient apparents : les changements, c'est-à-dire les événements qui se sont produits dans le groupe, se résolvent eux-mêmes en similitudes, puisqu'ils semblent avoir pour rôle de développer sous divers aspects un contenu identique, c'est-à-dire les divers traits fondamentaux du groupe lui-même<sup>4</sup>. »
- 9 En effet, malgré les tentatives du pouvoir de présenter le passé national comme « la grande histoire avec des défaillances ponctuelles » (« ВЕЛИКАЯ ИСТОРИЯ С ОТДЕЛЬНЫМИ НЕДОСТАТКАМИ »), Kobrin voit un homme post-soviétique tombé de l'histoire qui l'avait traumatisé. Il tente donc de la [l'histoire] supprimer et de la remplacer par un temps mythologique où tout se passe simultanément et sans distinction, et la modernité par le présent éternel : Albion mène toujours son « Grand jeu » quelque part en Orient, la Turquie est toujours avide du sang chrétien, et les « mécontents » ruinent les fondements. Alekandr Etkind dans *Deuil biaisé*<sup>5</sup> analyse la mémoire collective soviétique en termes de mélancolie freudienne, où « le sujet continue de vivre de son passé en le prenant pour le présent ou n'interprète le présent que comme une autre variante du passé ». Kobrin voit la possibilité de sortir de cette situation grâce à un débat de société qui mènerait à « un certain consensus de caractère moral », mais qui exige des efforts politiques et institutionnels que le pouvoir actuel n'est pas prêt à assumer.
- 10 Certes, la nostalgie soviétique peut être expliquée dans une large mesure par la déception face à la vie dans la Russie moderne, et ce n'est pas seulement la question de la frustration due aux inégalités sociales et aux relations fondées sur le pragmatisme.

- 11 Kobrin ouvre le recueil par l'essai intitulé « No Future ? » et revient d'une manière ou d'une autre à l'absence d'une vision de l'avenir que le pouvoir russe proposerait à ses citoyens. Dans l'espace public il n'y a quasiment pas de messages idéologiques sauf sur la grandeur de la Russie et la gloire de la victoire de la Seconde Guerre mondiale. Pendant un certain temps, on entendait le mot « modernisation », mais dans le paradigme post-colonial, c'est « l'Occident » qui définit son vecteur lançant aussi la course à la « modernité » insaisissable. Dans cette position, on est obligé d'admettre l'autorité de « l'Occident » (quel que soit le sens concret de cette notion) et de se ranger aux côtés des pays avec lesquels on ne se sent pas flatté de se comparer. De plus, Kobrin considère la modernisation medvedevienne purement déclarative, ayant pour but le maintien de l'équilibre entre les divers groupes des élites politiques et économiques.
- 12 Tout comme Jurčák, qui n'est pas enclin à exagérer le rôle des dissidents dans l'accélération de la chute du système soviétique puisqu'ils se posaient sur le même axe (bien qu'avec le signe opposé) que l'État au niveau tant thématique que discursif, Kobrin ne fonde pas ses espoirs sur « l'opposition » qui répète l'ordre du jour du pouvoir et proteste mécaniquement contre ses actions tout en étant aussi éloignée de la réalité et, faisant appel, comme le discours officiel, plutôt aux émotions qu'à l'esprit. L'issue de ce cercle vicieux de l'interdépendance du pouvoir et de l'opposition repose, selon Kobrin, sur la critique des positions de l'appartenance à des communautés locales, sur l'activisme *grassroots* et le rétablissement des liens horizontaux dans la société. Pourtant les modalités de cette discussion restent bien vagues : certes, elle devrait révéler les mécanismes du fonctionnement réel des institutions sociales afin de contribuer à la prise de conscience de ceux qui y sont impliqués et de formuler leurs intérêts en termes politiques. Cela réduit déjà le cercle des participants de cette discussion à la partie de la société qu'il appelle « intellectuellement active ». Quant à la plateforme pour cette discussion, Kobrin en parle au futur, ce qui est assez étrange parce que ses essais sont initialement parus sur colta.ru, opendemocracy.net et Radio Free Europe, des sites d'actualité russes assez connus, et s'il mentionne Facebook, c'est pour noter qu'y règne le bougonnement si ce n'est « l'agitation farouche et malpropre genre Dostoievskij ». Il est difficile de croire que les commentaires sur Facebook composeront un jour les *Lettres philosophiques* du XIX<sup>e</sup> siècle, mais négliger les médias sociaux, c'est se priver d'une source d'information sur la manière dont la société actuelle se pense et se représente.
- 13 En tout état de cause, la distance que prend Kobrin par rapport aux sujets de ces essais est manifeste. Elle lui permet de prétendre à l'analyse froide et rationnelle qu'il oppose au journalisme trop émotionnellement impliqué de la plupart des médias. Mais c'est le choix des mots qui trahit la position de Kobrin : s'il parle du « régime poutinien », de « la prise de la Crimée » (utilisant même le terme d'« Anschluss »), son parti pris est déjà bien évident. En même temps, cette distance rend les adversaires des deux côtés des barricades quelque peu mesquins. Les points de départ de son analyse, au demeurant fine et substantielle, sont presque caricaturaux, sans doute en raison des restrictions qu'implique la forme d'un essai sur l'actualité ou du désir de le rendre plus polémique.
- 14 On a parfois l'impression que dans l'espace public il n'y a pas de gens avec qui Kobrin voudrait discuter. Le poste de Vladimir Medinskij, ministre de la Culture, le transforme automatiquement en une source des citations à partir desquelles on peut construire un discours contestataire, mais n'est-ce pas une cible facile ? La dégradation des

institutions sociales et les tentatives d'y « déchiffrer un signal » mènent à ce que l'initiative d'un député apparaît dans les médias comme « L'État propose » et une exclamation d'un prêtre de province devient pour certains une position officielle de l'Église. La position de Medinskij prête aussi à la confusion – est-ce que c'est une opinion personnelle ou une déclaration officielle ? – ce que renforce le fait qu'il y a des situations où son influence personnelle compte, celles qui se résolvent à l'aide de la commande manuelle du ministère. Mais l'attention portée à ces répliques maladroites, peu intelligentes ou impolies, ne contribue-t-elle pas à la légitimation de l'association d'un homme à ses fonctions ? Une autre idée de Kobrin, de voir dans les décorations urbaines pascales, pas très réussies mais finalement sans prétentions, les porte-voix de l'idéologie du régime de Putin, est certes ingénieuse, mais pas au point d'en faire le point de départ pour une discussion de cinq pages sur l'esthétique au service de l'idéologie et sur sa capacité à exprimer une époque. On peut s'appuyer sur l'actualité pour illustrer des processus dans la société, mais il est significatif que dans deux ans déjà, elle ne sera plus totalement lisible : les affaires Sencov<sup>6</sup> et Pavlenskij résonnent toujours dans la société, mais en même temps Kobrin décrit en deux pages tous les détails d'une affiche de la campagne de sensibilisation tellement quelconque que lui seul, semble-t-il, y a prêté attention.

- 15 Loin d'être des textes de circonstance, ces essais dépeignent un tableau de la Russie où la sphère publique est dégradée et la société atomisée, incapable de créer un langage pour exprimer ses intérêts politiques. L'épithète « post-soviétique » dans le titre suggère un certain rapprochement dont la légitimité et les limites sont à discuter. Ces questions sont bien présentes dans le discours tant public qu'académique. Jurčak évoque, par exemple, dans la préface<sup>7</sup> la possibilité d'appliquer à certains traits du système politique de la Russie actuelle les catégories qu'il emploie pour décrire la vie de l'URSS tardive, y compris « les communautés des "siens" » (« СООБЩЕСТВА "СВОИХ" »), « le déplacement performatif » (« ПЕРФОРМАТИВНЫЙ СДВИГ ») et « la liberté de la non-réparabilité » (« СВОБОДА ВНЕНАХОДИМОСТИ ») qui, notamment, peut expliquer l'absence manifeste de voix et de sens dans le champ public actuel. Comme il affirme que son analyse ne pouvait être faite que rétrospectivement, après la chute d'un système apparemment très solide, il se peut que ces signes puissent révéler des craquelures sur la façade, apparemment solide, de la stabilité actuelle.

---

## NOTES

1. Aleksej Jurčak, *ЭТО БЫЛО НАВСЕГДА, ПОКА НЕ КОНЧИЛОСЬ. ПОСЛЕДНЕЕ СОВЕТСКОЕ ПОКОЛЕНИЕ*, préface de A. Beljaev, traduit de l'anglais, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2014.

2. Marc Augé, *la Traversée du Luxembourg*, Paris, Hachette, 1985, p. 179.

3. Il s'agit du LAZ-695, l'un des bus les plus répandus en URSS, en production jusqu'aux années 2000.

4. Maurice Halbwachs, *la Mémoire collective*, Paris, PUF, 1968, p. 78.

5. Aleksandr Etkind, *Warped Mourning : Stories of the Undead in the Land of the Unburied*, 2013, trad. russe, 2016.

6. Réalisateur ukrainien condamné en Russie en 2015 à 20 ans de prison pour « organisation d'un groupe terroriste ».

7. Jurčák, *op. cit.*, p. 24-26.

---

## AUTEURS

**IVAN ONOSOV**

Sorbonne Université